

irréprochable, il a trop fréquenté les belles pécheresses pour qu'on ose y compter. Du moins, n'est-il pas de la race des écrivains destructeurs. Pour ne choisir qu'un double exemple parmi les romanciers qui comptent, les fines observations psychologiques de M. Cherbuliez dégagent un scepticisme ironique, et les analyses si étrangement subtiles de M. Paul Bourget, un pessimisme aussi impuissant à aimer qu'à croire. M. Feuillel qui n'a pas goûté au philtre de M. Renan, affirme la vie morale et religieuse; il a foi non seulement au beau, mais au bien.

On lui a reproché *La Morte* comme un roman à thèse. Cependant presque tous les romans qui ont quelque portée ne visent-ils pas à une cause ou à une idée? M. Zola lui-même, lorsqu'il nous introduit en pleins bas-fonds de la classe ouvrière ou bourgeoise, ne déguise-t-il pas une thèse sociale? Nous serons dans le vrai, si nous disons que la thèse doit seulement se laisser deviner. Un roman, pas plus qu'un drame, ne rappelle impunément le prêche ou la conférence.

En montrant, dans une analyse discrète, mais saisissante, comment le défaut d'entente sur la question religieuse a troublé le foyer d'Aliette et de Vaudricourt, M. Feuillel a-t-il voulu nous faire entendre la nécessité d'une union complète de croyances pour le bonheur d'une vie à deux? En tout cas, la thèse, si thèse il y a, n'est pas pour déplaire à ceux de ses contradicteurs qui se figurent y trouver un thème favorable à leur doctrine préférée d'une éducation purement positive, même pour les femmes, laquelle fonderait enfin l'accord conjugal sur le culte unique de la science.

Certainement les conditions sont moins bonnes, si l'un des époux méprise ce que l'autre estime et aime souverainement. L'antagonisme, pourtant, est-il inexorable? Le